

## LES ENJEUX DE LA SÉCURITÉ GLOBALE

Il est temps pour l'Occident d'avoir une stratégie claire.

# Afghanistan : faisons la guerre !

Par XAVIER RAUFER *criminologue*

**C**ombattre le terrorisme *djihad* en Afghanistan ? Bien sûr – et pour une raison majeure : le précédent libanais. Après de terribles attentats et le massacre de centaines de marines et de parachutistes au Liban, Américains et Français ont fui en hâte, fin 1983 – et deux ans plus tard, des bombes explosaient à Paris. Car le *djihad* est une âme simple : vous reculez ? il avance. Et si possible, vient vous frapper chez vous.

Mais, si le front afghan mérite d'être tenu, encore faut-il mener sur place une guerre réaliste et appropriée à l'ennemi. Or, aujourd'hui, on en est loin, et l'inquiétude grandit à Washington chez les experts de la contre-guerrilla, même ceux de la Maison-Blanche.

Il faut dire que les nouvelles – les vraies, celles dont disposent les militaires – sont mauvaises :

– fin 2003, 30 des 364 districts que compte l'Afghanistan étaient sous contrôle des talibans, l'été 2009, il y en avait 170 ;

– en 2009, les attaques des talibans ont augmenté de 60 % ; des actions désormais complexes et coordonnées, lors desquelles les pertes de l'Otan sont plus lourdes ;

– les talibans ouvrent de nouveaux fronts loin de leurs fiefs du Sud, au nord et à l'est du pays ;

– noyés dans la population afghane et pakistanaise, les talibans sont toujours insaisissables ; au Pakistan, l'été dernier, la grande offensive de l'armée dans la vallée de Swat échoue : aucun des vingt chefs talibans de la vallée n'est tué ou capturé, et leur émir, Maulana Fazlullah, est toujours libre et actif.

**D'**où le récent cri d'alarme du général Stanley McChrystal, qui commande les 100 000 hommes de l'Otan (dont 68 000 Américains de l'Usfor-A) sur le front afghan. Au président Obama, il demande d'abord une stratégie. Quel est le but final de cette guerre afghane, qui coûte chaque mois 4 milliards de dollars ? Est-ce de gagner (si oui, contre qui ?) ? de contrôler ? de contenir ? S'agit-il d'une guerre "à la terreur" ou "à la drogue" ou

bien des deux ensemble ? Car rien de cela n'est clair aujourd'hui. Voir clair d'abord – et ensuite dissiper les illusions et fantasmes propagandistes qui finissent comme toujours par aveugler leurs émetteurs. Qualifié dès 2003, sous George W. Bush, de « narco-État » par Zalmay

Khalilzad, l'ambassadeur des États-Unis lui-même, le régime de Karzaï n'est ni sérieux ni durable.

Les islamistes financés par l'argent de la drogue ? Un canular démenti par la commission des affaires étrangères du Sénat américain, en août dernier : « *Nul ne sait combien d'argent les talibans retirent du trafic. [...] Il n'y a aucune preuve que de l'argent de la drogue aille à Al-Qaïda.* »

**C**omment penser à des élections sérieuses dans un pays où – oublions la géographie – on parle 30 langues tribales et où 30 % de la population sait lire ?

Et comment sécuriser ces élections dans un pays où la police compte 52 000 hommes (dont des *djihad* infiltrés), soit à peine plus que les 40 000 policiers de New York ?

Faut-il donc s'étonner que les talibans aient si aisément pu saboter ces élections impraticables ?

La guerre, la vraie, face à des guerriers farouches et combattant sans trêve depuis trente ans sur un terrain familier, n'est affaire ni de bienséance ni de communication. Veut-on gagner sur le terrain ou plaire à quelques coterie médiatico-mondaines ? Il va falloir choisir.

Au-delà, la guerre d'Afghanistan n'est qu'un front d'un conflit plus large englobant le sud des Philippines, l'Irak, la Somalie, le Yémen – là où meurent nos soldats ou nos expatriés, là où se décident les attentats de demain. Cependant, ce conflit semble ne pas avoir été pensé dans son ampleur, dans sa complexité, dans sa durée, par la Maison-Blanche de Barack Obama, qui, pour l'essentiel, prolonge à des nuances près la *war on terror* de George Bush.

Or, pacifier l'Irak, l'Afghanistan, etc. exige un grand dessein, une vision – qui manquent pour l'instant.



**Les nouvelles du front, les vraies, celles dont disposent les militaires, sont chaque jour plus mauvaises.**

ASMAA WAQOUB/REUTERS



PATRICK JAFFRAYE